

Carla Guelfenbein

En vole- moi !



**En
vole-
moi !**

www.actes-sud-jeunesse.fr

Éditorial : François Martin, Fanny Gauvin

Direction artistique : Christel Fontes

Maquette intérieure : Marie-Thérèse Mejean

Titre original : *Llévame al cielo*

© 2018 Carla Guelfenbein

Édition publiée en accord avec l'agence Piergiorgio Nicolazzini Literary Agency (PNLA).

© Actes Sud, 2024

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-19203-7

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Illustration de couverture : Clément Thoby

Carla Guelfenbein

En vole- moi !

Traduit de l'espagnol (Chili) par
Émilie Fernandez et Claude Bleton



PREMIÈRE PARTIE

Il y a exactement 22 jours, 9 heures et 8 minutes que tu as disparu. Mais je sais que tu es là, quelque part, à lutter contre les fantômes qui te hantent. Et même si je ne peux plus te voir, je ne cesserai jamais de te chercher. Je ne te laisserai pas t'évaporer comme ces nuages qu'on regardait ensemble se diluer dans le ciel. Je te retrouverai, Gabriel. Où que tu sois, je te retrouverai.

CE QUE JE N'AI JAMAIS DIT

Puisqu'il le faut, je vais commencer par le début. Par la migraine de papa quand on était en route pour l'aérodrome. La troisième de la semaine. La crise devait être violente, parce qu'il fermait les yeux de toutes ses forces, comme si des choses terribles se passaient derrière ses paupières. Il m'avait demandé de ne pas en parler à maman. Étrange car, à ma connaissance, ils n'avaient aucun secret l'un pour l'autre. Au contraire, je trouvais leur amour plutôt sucré, presque mielleux. Il la regardait d'un air idiot, comme si c'était Julia Roberts.

À l'aérodrome, son mal de tête s'est encore aggravé. Des centaines de personnes attendaient qu'on ouvre les portes pour assister au spectacle de l'après-midi, en particulier celui de papa, le Grand Agostini. Dans le hangar, on a croisé ses collègues. Ils nous ont salués, comme toujours, en nous faisant un check.

À un moment donné, papa m'a prise à part. Il m'a dit qu'avec un tel mal de tête, ses voltiges n'étaient peut-être pas une bonne idée – des acrobaties qui exigeaient toute sa concentration –, et il m'a regardée dans les yeux :

– Qu'en penses-tu ?

– Papa, ces gens sont venus te voir. Tu ne peux pas les décevoir. Je suis sûre qu'une fois en l'air, ça va passer.

Je pensais à tous ces beaux garçons qui me verraient sur la piste aux côtés de papa. Mon ego avait besoin de sa dose mensuelle de flatterie, et je n'allais pas y renoncer si facilement. Réflexe typique des rats de ce monde.

– Tu as raison, Emi, je suis sûr que ça va passer. Allons-y !

Il a souri, et on s'est tous les deux dirigés vers la piste.

Ce spectacle avait pour particularité de ne présenter que des modèles construits dans les années 1930 ou 1940. Papa avait son Bücker Jungmann. Les pilotes – blouson en cuir et lunettes d'aviateur – se dirigeaient vers leur avion à cabine ouverte, et l'ensemble donnait à l'événement une aura romantique. Comme d'habitude, papa passerait le dernier, la cerise sur le gâteau qui clôturerait le show.

Quand son tour est venu, on s'est avancés vers le biplan, main dans la main. Le soleil se couchait et la cordillère de la Costa prenait des tons jaunes et magenta, une vraie carte postale. L'heure idéale pour que le Grand Agostini dessine le ciel. Papa m'a embrassée sur le front et s'est installé aux commandes. J'ai saisi la pale de l'hélice frontale et j'ai donné l'impulsion pour démarrer. Quand le Bücker s'est élevé dans les airs, on a entendu les applaudissements retentir derrière les barrières. Papa a levé sa main gantée et salué la foule. Son avion est monté si haut qu'il n'était plus qu'un point, puis il a piqué du nez, décrivant de jolies spirales. Il donnait l'impression d'être une feuille qui retombait lentement, portée par la brise. Papa volait avec tant d'aisance et de grâce qu'on oubliait vite que c'était un avion qui traçait ces formes. Je rêvais d'arriver un jour à voler comme lui. Je comptais ses loopings, "un, deux, trois, quatre", puis ses chandelles qui fendaient les nuages, il disparaissait et ressurgissait en formant de nouvelles boucles et des arabesques sur fond bleu, tandis que dans mon dos j'entendais les ovations, les exclamations et les applaudissements. Ce jour-là, papa a réalisé toutes les voltiges possibles avec son vieux Bücker, pendant que le soleil

couchant inondait le paysage, donnant l'illusion que la lumière provenait du petit avion.

C'est arrivé à la fin d'un looping. Il devait repartir en sens inverse, une figure qu'il avait réalisée des centaines, des milliers, des millions de fois. Mais il s'est passé quelque chose et papa n'a pas réussi à redresser l'appareil. Je l'ai vu tomber, tomber, tomber, en même temps que j'entendais un long "ohhhhh" qui surgissait des spectateurs derrière moi. Jusqu'au bout de sa chute. Un bruit sec, définitif. Au loin, je voyais l'avion, la queue en l'air, une aile pointant au sud, l'autre au nord. Pourtant, quand tout le monde s'est mis à courir vers le lieu de l'accident, j'étais sûre que j'allais voir papa sortir, brandissant son casque d'aviateur – le poing levé comme les vainqueurs – et venir à ma rencontre. Mais les minutes passaient, et les gens criaient toujours, couraient dans tous les sens, on aurait dit une fourmilière qui aurait pris feu. J'ai entendu le hurlement d'une sirène. Je me suis approchée et je les ai vus sortir son corps, le mettre sur une civière et le couvrir d'un drap. J'ai couru. Tournant le dos à ce tumulte d'où fusaient maintenant des sons aigus et déchirants. J'ai couru, poursuivie par les cris des gardes, par l'explosion violente qui a retenti

quelques minutes plus tard. On baignait dans la fumée, dans les odeurs de ferraille embrasée.

J'ai traversé les pistes, enjambé les clôtures, couru jusqu'au hangar le plus éloigné, désaffecté depuis que la toiture s'était effondrée lors du dernier tremblement de terre, et je me suis recroquevillée dans un coin. Là, leurs cris ne pouvaient plus m'atteindre, ni l'image du corps de papa, la bouche ouverte, le bras ensanglanté pendant de la civière, et la main qui n'était plus là, sa main qui avait disparu. J'ai serré les dents : si je laissais échapper le cri emprisonné dans ma gorge, je ne pourrais plus l'arrêter. Je voulais revenir en arrière, en arrière, en arrière... Je ne pouvais me sortir de la tête le regard de papa quand je lui avais dit que sa douleur allait passer, que tout irait bien. Un regard qui me demandait de le retenir, et que j'avais refusé d'écouter. Pourquoi m'avait-il posé cette question ? Pourquoi m'avait-il rendue responsable de sa mort ?

La nuit est tombée sur le hangar et tout est devenu noir. Je tremblais. La douleur et le froid avaient élu domicile dans ce recoin d'où je ne voulais plus jamais sortir, en attendant de mourir comme papa. Je ne dormais pas, mais tout était loin, très loin. Je savais que la pression entre mes côtes finirait par

devenir trop forte et que je ne pourrais plus respirer.

Au loin, j'ai entendu des voix. L'oncle Nicolás m'appelait : "Emi, Emi, Emi !" Il venait me sauver. Il allait me prendre par la main et me dire que tout allait bien. On monterait dans sa fourgonnette et il me ramènerait à la maison. Papa, Tommy et maman m'y attendraient. On rirait tous aux blagues de papa, Tommy dirait qu'il avait trouvé des insectes dans le jardin, et maman lui demanderait de se taire pour qu'on lui raconte notre magnifique journée, les ovations saluant les voltiges du Grand Agostini. On parlerait aussi de notre voyage, le fabuleux voyage d'Amelia Earhart qui, peu à peu, à force de rêver, était devenu une réalité. Oui. Voilà ce qui se passerait quand je réussirais à quitter ce recoin, au fond du hangar.

J'ai essayé d'articuler un mot, de crier, mais aucun son n'est sorti de ma gorge. Je devais y parvenir, je devais attirer l'attention de ces voix qui s'éloignaient maintenant, qui disparaissaient dans le silence de la nuit.

L'oncle Nicolás m'a trouvée à l'aube. Quand tous les autres ont abandonné, il a continué à fouiller toutes les cachettes de l'aérodrome, jusqu'à ce que

je le vois apparaître à la porte du hangar et se précipiter vers moi.

* * *

Puis il y a eu les mois d'obscurité.

On a gavé maman de médicaments. Elle errait dans la maison comme un fantôme. Tommy a résisté, je me demande comment. Moi, je ne pensais qu'à mourir. Mourir pour que la culpabilité desserre son étreinte.

je voulais mourir
mourir
mourir
mourir
rage
douleur
culpabilité
surtout ça
je ne pouvais plus respirer
ni vivre
envie de mourir encore
culpabilité
pleurer
je voulais m'enfuir

m'envoler
mais le ciel avait changé
menaçant
noir
je voulais sortir du noir
mais je ne pouvais pas
maman
Tommy
ils ne suffisaient pas
douleur
ça ne passe pas
ça ne passe pas
culpabilité
douleur intense
alors j'ai essayé
j'ai essayé de mourir

Et en l'espace de quelques secondes, quand les
cachets ont commencé à circuler dans mon sang,
j'ai senti la paix. Une paix qui m'envahissait comme
une brise légère.

10 H 25, JEUDI

22 JOURS, 10 HEURES ET 25 MINUTES

DEPUIS LA DISPARITION DE GABRIEL

Je suis assise à côté de ma valise, dans le hall d'entrée de Las Flores, et j'attends l'oncle Nicolás. Trois mois ont passé depuis ma tentative de suicide. Trois mois enfermée dans ce lieu qui a changé ma vie. J'ai peur de quitter la sécurité de ces murs. J'ai peur d'être une étrangère pour mon frère Tommy, pour maman. J'ai peur de ne plus jamais connaître l'étreinte de Gabriel, ses lèvres sur les miennes, la certitude de notre amour. J'ai peur de la peur que j'éprouve.

Dès qu'il me voit, l'oncle Nicolás se précipite et me serre dans ses bras d'ours, comme le faisait papa. Tous les deux étaient compagnons d'acrobaties. "Pour gagner de l'argent, pas pour être connus", ajoutait papa.

– Tu as grandi, depuis la dernière fois que je t'ai vue, dit l'oncle Nicolás sans me lâcher.

Ses yeux sont humides, il fait semblant de tousser et les essuie avec sa manche.

Quand il m'avait amenée à Las Flores, je lui avais crié dessus pendant tout le trajet. J'étais convaincue qu'avec maman et le psychiatre, ils avaient comploté pour m'enfermer chez les fous. L'oncle Nicolás n'avait cessé de m'expliquer que ce n'était pas une maison de fous, mais un endroit où les jeunes qui avaient traversé des épreuves pouvaient se réfugier jusqu'à la fin de la crise. La crise ? Ce que je vivais n'était pas une crise. Je voulais mourir, point barre.

À l'époque, j'ignorais qu'à Las Flores il y aurait Gabriel, Gogo, Clara, Domi. Qu'on se rencontrerait dans ces jardins laissés à l'abandon.

J'ignorais aussi que je les perdrais.

– Je t'ai apporté ça, dit l'oncle Nicolás, en me tendant mon Nikon D5300.

Je le serre dans mes bras et lui demande de me regarder pour le prendre en photo. Je perçois son angoisse à travers l'objectif. Je sais qu'il a peur de ce qui m'attend à l'extérieur.

– Tourne-toi, lui dis-je. Lève la tête.

Et il ouvre grand les bras.

L'oncle Nicolás est le frère de maman et il ne s'est jamais marié. Papa disait que son beau-frère

aimait trop les femmes pour pouvoir s'engager, alors maman les regardait immanquablement avec ironie, comme si elle les prenait pour deux idiots.

Nous traversons Santiago. Mais pour moi, c'est une autre ville, un autre pays, une autre planète. Tout est si loin ! Je n'aurais jamais dû quitter Las Flores.

Quelle idiote je suis, quelle sale imbécile ! Ma sale valise, ma sale gueule de gamine, mon sale regard vide à travers la vitre de la fourgonnette qui se perd dans les sales lumières de ce sale Noël. Ma sale voix quand je demande à l'oncle Nicolás qu'il s'arrête sur le bas-côté. Le sale vomi qui sort de ma bouche.

Quand je remonte dans la fourgonnette, l'oncle Nicolás passe la main dans mes cheveux et me regarde sans savoir quoi dire. Je le rassure :

– C'est le petit-déjeuner, ça leur arrive de nous mettre des crapauds dans le café au lait.

Il sourit et me parle d'une voix douce, mais je ne l'écoute pas car mes oreilles bourdonnent. Tout s'éloigne et devient liquide. Dehors, rien n'a la solidité des quatre murs de Las Flores, de ces jardins déprimants, de cette nourriture dégoûtante. Même le dernier des imbéciles pourrait vivre dans le monde informe du dehors. Mais pas moi. Moi, je ne peux pas.

Voilà que je parle comme avant d'entrer à la clinique. Ces sentiments qui n'expriment aucun contenu. Mais je ne le dis pas à mon oncle Nicolás, parce qu'il serait déçu, et je ne veux plus décevoir les personnes qui m'aiment.

Maman nous attend à la maison. Avec ses cernes, elle ressemble à un raton laveur. Je sais que je lui ai manqué. Et elle m'a manqué. Mais pas autant que papa. La première chose qui me frappe en entrant, ce sont les odeurs. Les odeurs banales d'une (ex) famille modèle de classe moyenne : l'encens de maman, les restes du repas de la veille, le chlore de la salle de bains... Tout s'accumule dans mes narines et s'empresse aussitôt, sans crier gare, de réveiller ma mémoire. Une sorte de madeleine de Proust (laquelle d'ailleurs n'est pas une femme, mais une pâtisserie), c'est bien tout ce que je connais de lui et de son œuvre.

Maman m'embrasse et je l'embrasse à mon tour. Sa chaleur familière me rassure. Après tout, c'est ma maman. On ne bouge plus, elle me caresse la tête, et moi, j'ai le visage blotti contre sa poitrine, comme quand j'étais petite. Je le suis peut-être encore quelque part. Peut-être qu'une partie de nous ne grandit jamais.

11 H 05, JEUDI

22 JOURS, 11 HEURES ET 5 MINUTES

DEPUIS LA DISPARITION DE GABRIEL

Rien n'a changé dans ma chambre. Tout est intact. *Mon* gnome sur le lit, *mes* livres, *mon* mobile d'avions suspendu au plafond bleu qui oscille dans les courants d'air. Ils sont à moi, à moi, à moi. Je devrais me réjouir de retrouver ce qui est censé être *ma* vie. Mais je ne ressens rien. Tout ce qui m'intéresse, c'est de savoir où est Gabriel. Où ses parents l'ont caché. Ils sont persuadés que je suis responsable de sa dernière crise. Quand ils l'ont retiré de force de Las Flores, il n'a même pas eu le temps de dire au revoir ni de boucler ses valises. Ils l'ont enlevé comme dans ces opérations commandos qu'on voit à la télé. Personne ne l'a vu partir.

Je mets mon portable à charger. Ils me l'ont enlevé le jour où je suis entrée à la clinique et me l'ont rendu ce matin, quand je suis partie. Je l'allume, et j'appelle Gabriel. Une voix de femme me

dit que le numéro demandé n'est pas disponible, que je dois réessayer plus tard. Je lui envoie aussi un mail à l'adresse qu'il m'a donnée, mais le mail me revient dans la seconde. Je tape son nom sur Facebook :

Gabriel Dinsen

Le résultat le plus proche est un certain Gabriel Dinsen, policier à Bombay. J'aurais pu écrire un post sur Facebook qui serait devenu viral en cinq minutes. Mais pour dire quoi ? Que je recherche un garçon que j'ai rencontré dans un asile de fous, où j'avais moi-même échoué après avoir perdu la tête et essayé de me suicider ? J'ignore tout de Gabriel, à part son nom, le fait qu'il n'est jamais allé à l'école, que c'est un génie en mathématiques et le plus beau garçon du monde.

En revanche, je suis inondée de milliers de messages de pseudo-sagesse, la matière première de Facebook.

Tombé pr mieu se relevé

La vie n'est pas 1 pb a resoudre mais 1 mistere a vivre

On devrait les exterminer, les éliminer de la surface de la Terre, les torturer jusqu'à ce qu'ils jurent de ne plus jamais écrire une seule phrase de leur vie.

Gabriel n'a pas mon numéro de portable. Comment ai-je pu être assez bête pour ne jamais le lui donner ? En y réfléchissant, ses parents ont dû lui confisquer son téléphone, ainsi que son ordinateur. Ils n'ont pas la moindre putain d'idée de ce qu'il ressent. Mais moi, je sais que tant qu'on ne sera pas à nouveau réunis, il ira de pire en pire.

LA ROUTINE DE LAS FLORES

Les premières semaines à Las Flores, j'avais à peine la force de sortir de la chambre que je partageais avec une fille de mon âge, Clara. Une hélice tourbillonnait dans ma tête, dans mon cœur, et dévastait tout. Je n'en pouvais plus. Je voulais que quelqu'un m'aide, efface la douleur et la culpabilité. Mais pas ces soignantes qui entraient dix, vingt, cent fois dans la chambre, comme des hyènes acharnées sur leur proie. "Ma petite", qu'elles me disaient. Je n'étais la petite de personne et, quand j'entendais leurs voix d'imposteurs, qui me parlaient comme si j'étais une gamine d'un an ou une débile mentale, je leur criais dessus. Sale pute. Sale enfoirée de pute. Les mots avaient un goût amer dans ma bouche, un goût qui me confirmait que personne ne pourrait m'aider. De temps en temps, elles m'obligeaient à quitter ma chambre. Dans le couloir blanc, sous les

lumières blanches, on entendait parfois des pleurs et des cris noirs. Je ne voulais pas être là, au milieu de cette désolation aussi grande que la mienne. On avait dû me donner un truc très fort car, au bout de quelques jours, je ne sentais plus rien. Je passais des heures devant la télévision. Sonnée.

J'avais le devoir, entre autres, de manger au réfectoire avec les autres filles : elles étaient maigres, grosses, grandes, petites, bien habillées, sales ou mal coiffées, certaines avaient des cicatrices aux poignets, d'autres étaient endurcies, tannées, ou fragiles mais, en fin de compte, on était toutes pareilles. Brisées, désespérées.

Je devais aussi aller tous les jours en thérapie avec le docteur Canales. Mais je n'y étais pas. Je n'étais nulle part ailleurs que dans ma tête. Ni les soignantes ni le docteur Canales, qui attendait que je lui parle en me regardant avec ses yeux de hibou, ne parvenaient à me tirer de là.

Pour m'évader, quand j'arrivais dans ma chambre, je regardais le ciel par un trou dans le grillage de la fenêtre où, de temps en temps, passait un nuage. Papa m'avait appris à les reconnaître. Pour mes onze ans, il m'avait offert l'*International Atlas of Clouds*, un ouvrage de 1930 qui répertorie tous les nuages de

la Terre. Parfois, en les regardant, même en sachant que ce n'était que de la vapeur d'eau, j'avais l'impression de voir l'infini.

Au bout de quelques semaines, j'ai commencé à me balader dans le couloir et à fumer dans la Salle des Cendres, qui empestait le goudron cramé et où on pouvait fumer jusqu'à en être malade.

L'après-midi, je faisais la queue dans la File des Illusions où, dans des gobelets en plastique, les soignantes-hyènes distribuaient les médicaments. Certaines filles tremblaient et, quand venait leur tour, elles gobaient les pilules désespérément, aussi vite que possible. Les infirmières nous surveillaient jusqu'à ce qu'on les avale, au cas où l'une de nous aurait gardé ses pilules sous la langue pour les recracher plus tard.

Le couloir était l'épine dorsale de notre étage. Au centre, il y avait la salle télé, où les Catatoniques passaient le plus clair de leur temps. On les appelait ainsi parce qu'elles ne parlaient jamais, elles existaient à peine, sauf rarement, lorsque l'une d'elles était prise d'une crise de pleurs et donnait des coups de pied dans tous les sens jusqu'à ce qu'une hyène vienne lui administrer une piqure. Elles étaient dans cet état apathique à cause des médicaments. On

aurait toutes pu finir dans cet état. C'est pour ça qu'on les méprisait et les redoutait à la fois.

Une des activités favorites de Domi – la plus ancienne, la plus belle et la plus décontractée d'entre nous –, c'était de faire l'imbécile devant les deux seules caméras de l'étage, pointées vers les deux extrémités du couloir. Des trucs absurdes, comme se gratter les fesses ou faire des gestes obscènes, pour énerver l'infirmière de garde devant son écran. Le plus difficile était d'énerver Gaby, l'infirmière en chef. C'était une femme massive, aussi large que haute, avec une tignasse de cheveux plats et ternes. Ses mensurations reflétaient son caractère ferme et autoritaire, qui pouvait s'avérer tantôt menaçant, tantôt apaisant. Gaby aimait parler avec Clara, ma camarade de chambre. Clara était atteinte d'une maladie appelée bipolarité, qui la ramenait de temps en temps à Las Flores, quand elle entrait dans ces états d'euphorie ou de dépression extrêmes. Pendant son séjour, Clara étudiait les "typologies humaines", comme elle disait. Elle était menue et portait des vêtements d'occasion : une salopette trop grande avec des tournesols brodés sur la poitrine, une combinaison de pompiste, une robe à boutons qui devait appartenir à sa grand-mère. Elle avait une montre

ordinaire, en plastique, et en dessous, des cicatrices. Beaucoup. Tout était convaincant chez elle. Elle voulait faire des études de psychologie. Elle connaissait, pour une raison ou une autre, l'histoire de la plupart des garçons et des filles qui avaient échoué ici. Elle dormait à peine. Quand une hyène ouvrait notre porte coulissante pendant la nuit pour son inspection de routine, Clara éteignait la lumière. Ses mains tremblaient tout le temps, peut-être à cause des médicaments. Je l'entendais dans son sommeil et je me languissais de rentrer chez moi, même si je savais que maman passait ses journées en robe de chambre, les cheveux décoiffés, à ranger les affaires de papa et à lui parler comme s'il était encore vivant.

Dans cette routine parfois ponctuée d'une crise d'angoisse de l'une d'entre nous, petit à petit, la noirceur a pâli et j'ai commencé à me sentir à nouveau vivante. Mais ce qui me réconfortait avant tout, c'était la sensation de ne plus être la seule fille sur cette planète à avoir essayé de mourir.

13 H 25, JEUDI

22 JOURS, 13 HEURES ET 25 MINUTES

DEPUIS LA DISPARITION DE GABRIEL

Il y a plus de deux heures que je suis enfermée dans ma chambre, la tête sous l'oreiller, en larmes. Mes petits avions ridicules pendent du plafond. Maman toque à ma porte depuis un moment, mais je n'ai pas ouvert. Je dois réagir pour ne plus sentir ce que je sens. Je me réincarne. Dans la salle de bains, je me lave le visage à l'eau froide. Je me sèche en me frottant avec la serviette, fort. J'ouvre mes valises. Je fais une pile de linge pour la machine et je mets à part la robe que Gabriel m'a offerte. Le bleu océan, à la lumière du jour, est encore plus beau. Soudain, je me déshabille et je l'enfile. Elle a encore les odeurs de cette nuit-là. De cette nuit fatale. Fumée, sueur, Gabriel.

J'ai une idée. Je peux appeler toutes les cliniques qui reçoivent les jeunes comme nous et leur demander s'ils ont Gabriel parmi leurs patients. Oui, oui.

Je m'assois face à mon ordinateur et je cherche sur internet. On les appelle "cliniques pour jeunes avec troubles du comportement". Pour moi c'est un euphémisme, mais admettons. J'en trouve au moins huit à Santiago. Elles insistent toutes sur la "confidentialité", comme s'il s'agissait de *love hotels*. Les amants et les jeunes qui ont des troubles mentaux sont dans la même catégorie.

J'appelle la première : Communauté San Benito. Une jeune femme répond. Je demande Gabriel, je prononce son nom très lentement. Je n'ai même pas le temps de finir qu'elle déclare ne pas pouvoir me révéler d'informations sur les patients. Je lui dis que je ne veux pas d'informations, je veux juste savoir s'il est là. Elle me répond que ça, c'est *déjà* une information. Je balbutie : "Mais, mademoiselle..." Je dois avoir l'air bouleversée parce qu'elle me demande si je vais bien. "Non, je ne vais pas bien. Je dois savoir où est Gabriel Dinsen et vous ne m'aidez pas. – Si on l'a interné dans une clinique, je suis sûre qu'on s'occupe bien de lui, me répond-elle avec plus de gentillesse. – Il a besoin de moi", je murmure, en sachant que je dois paraître désespérée. Elle raccroche. Je constate ma défaite. Elle doit être en train de se faire les ongles. Et si j'avais

envisagé de me suicider, comme la dernière fois ? Elle ne s'en serait visiblement pas rendu compte. Parce que les adultes ne se rendent compte de rien.

Les autres appels se déroulent de la même façon. Je suis à deux doigts de retourner dans mon lit, la tête sous l'oreiller, quand j'entends la voix de Tommy dans l'escalier.

– Emiiiiiii !!!

– Je suis là ! je crie, et je sors de ma chambre en traînant les pieds.

On se croise à mi-chemin. Comme toujours, son uniforme d'écolier est impeccable, ce qui ne l'empêche pas de se suspendre à mon cou, comme le petit qu'il est.

– C'est quoi, ça ? me demande-t-il en me regardant de haut en bas.

J'avais oublié que je portais la robe de Gabriel.

– Ça te plaît ?

– On dirait la princesse Talbot au royaume des gâteaux meringués.

– C'est qui, celle-là ?

– Je ne sais pas, je viens de l'inventer. En tout cas, elle est jolie. Il me prend par la main et m'emmène à l'étage. T'as vu le sapin de Noël ?

– Non, je ne l'ai pas vu.

– Il y a déjà des cadeaux. Sans nom, évidemment.
Du maman tout craché.

J'aimerais lui dire que c'était papa qui refusait de mettre les noms sur les cadeaux jusqu'au dernier moment, pour empêcher qu'on les identifie à l'avance.

Les guirlandes du sapin clignotent. Chaque Noël, maman le sort des profondeurs du garage et le décore avec les mêmes pères Noël et les mêmes petits anges décolorés, les mêmes sucres d'orge et les mêmes petites souris, les mêmes lumières et les étoiles qui ne brillent plus depuis longtemps. Pathétique. Je suis sûre qu'ils ont tous quelque chose de pathétique dans leur vie. Mais ils préfèrent ne rien voir. Et ils ont raison. Pourquoi s'empoisonner l'existence avec des choses qu'on peut ignorer ? C'est comme ça que les personnes saines d'esprit survivent. Et je sais très bien le faire aussi.

Le samedi soir, papa, maman, Tommy et moi, on s'affalait sur l'unique canapé du salon, devant la télé. C'était le moment de faire le point : une bonne note de Tommy, une voltige de papa en avion, une découverte de maman sur la température de son four à poterie. C'était aussi le moment pour papa et maman de me demander si j'avais enfin une amie, et je me bouchais les oreilles pour ne pas entendre

à nouveau leurs vieux conseils réchauffés qui auraient fait de moi “la plus populaire du collège”, comme maman l’avait été. Je ne pouvais pas leur dire qu’il ne s’agissait pas de ça. Qu’il ne s’agissait pas de moi. Qu’il s’agissait d’eux. Mes camarades ne comprendraient jamais que tout ce qu’ils considéraient comme essentiel dans leur vie, je m’en foutais, et que la seule chose au monde qui m’intéressait, c’était de m’envoler.

– Eh, Emi, tu ne m’écoutes pas. C’est bon de retrouver la princesse Talbot.

– T’essaies de me dire que t’es content que je sois là ?

– Ben oui, voilà.

Tommy appartient aussi à notre groupe. Je ne sais pas exactement de quel groupe il s’agit. Peut-être celui des gens un peu fêlés. À première vue, ça paraît embêtant, mais finalement ça fait de nous qui on est. C’est ce que Gabriel m’a appris.

LA PREMIÈRE FOIS QUE GABRIEL M'A PARLÉ

La première fois que je suis descendue dans le jardin, j'étais avec Gaby, une jeune infirmière, Clara, et les deux filles qui se ressemblaient comme des jumelles et qui ne lâchaient pas Domi des yeux, comme si c'était Britney Spears ou Emma Watson. Malgré ses efforts pour imiter l'air supérieur de Domi, l'une d'elles avait le regard absent de ceux qui souffrent d'un mal chronique. Au petit-déjeuner, je les avais entendues parler de Gabriel. Quand elles l'appelaient "Beau Gosse", les jumelles ne pouvaient retenir des ricanements hystériques, que Domi, du haut de sa taille mannequin, écoutait avec mépris.

C'est Domi qui avait passé le plus de temps à Las Flores, neuf mois. Sa beauté était provocante, digne d'une top model, mais d'une top model qui aurait passé une saison en enfer. On sentait que ses yeux avaient vu des choses qu'ils n'auraient pas dû voir.